

## Bulletin d'histoire politique

# Éléments pour une rétrospection et une prospection de l'historiographie acadienne

Joel Belliveau et Patrick-Michel Noël



Volume 24, numéro 2, hiver 2016

La francophonie nord-américaine : bilan historiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Belliveau, J. & Noël, P.-M. (2016). Éléments pour une rétrospection et une prospection de l'historiographie acadienne. *Bulletin d'histoire politique*, 24(2), 33-54. <https://doi.org/10.7202/1035064ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Éléments pour une rétrospection et une prospection de l'historiographie acadienne\*

JOEL BELLIVEAU,  
*Département d'histoire, Université Laurentienne*

PATRICK-MICHEL NOËL  
*Département des sciences humaines et sociales,  
Université de Saint-Boniface*

L'histoire comme expérience et connaissance est au cœur du sens du terme « Acadie ». Elle occupe donc une grande place dans l'identité des Acadiens – ce qui correspond à une très forte proportion des francophones des Maritimes. À cet égard, Jean Daigle a soutenu que les historiens sont des « producteurs d'identité » dans la mesure où, en plus d'expliquer le déroulement et le sens des événements, « ils traduisent, souvent à leur insu, les finalités d'une société<sup>1</sup> ». C'est sans doute parce qu'elle cherche autant à connaître qu'à signifier que la production historique en Acadie a fait l'objet d'analyses et de bilans périodiques<sup>2</sup>. Ces travaux attestent d'une forte conscience historiographique en Acadie<sup>3</sup>. Ils recensent la production historique et l'historicisent en la mettant en relation avec son contexte de production et de réception et en identifiant et commentant ses liens avec le projet national acadien<sup>4</sup>.

Nous ne referons pas ici cet exercice historiographique. Notre ambition est plus modeste. En nous appuyant sur ces travaux historiographiques, nous ferons, dans un premier temps, un survol schématique forcément non exhaustif de l'historiographie acadienne en vue de présenter différentes idées et différents thèmes l'ayant caractérisée. Il ne s'agit pas en ce sens d'une reconstruction des débats effectifs entre les historiens acadiens – le parcours historiographique acadien a pris moins la forme de débats que d'une succession de monologues<sup>5</sup>. L'historiographie y sera

\* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

abordée avant tout dans sa dimension interne comme connaissance, bien que nous ne fassions pas silence sur sa dimension externe comme discours idéologique. Nous ne prétendons pas qu'il s'agisse là de la seule voie pour interroger l'historiographie acadienne, mais seulement d'une voie que nous estimons en toute modestie porteuse. Le parcours a deux grandes escales temporelles séparées par le tournant des années 1970, moment décisif dans l'histoire de l'historiographie acadienne que d'aucuns qualifient de «révolution historiographique<sup>6</sup>». Dans un deuxième temps, nous lancerons quelques idées qui nous semblent en mesure de contribuer à libérer l'historiographie acadienne contemporaine d'une contradiction qui s'y est développée depuis les années 1980.

## **A. Survol de l'évolution de l'historiographie acadienne**

### **1. L'historiographie acadienne dite «traditionnelle» (ou de Longfellow aux années 1950)**

Si l'écriture historique en/sur l'Acadie remonte à l'époque coloniale<sup>7</sup>, ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent les premiers ouvrages mettant en récit le passé des Acadiens. Ces ouvrages n'ont pas été écrits par des historiens patentés – pensons à Longfellow<sup>8</sup> par exemple. Aussi, jusqu'aux années 1880, la production historique est caractérisée par l'absence d'historiens acadiens; elle est surtout le fait d'historiens canadiens-anglais<sup>9</sup>, américains ou européens, notamment Rameau de Saint-Père<sup>10</sup>. L'historiographie acadienne de cette période est, du reste, plutôt détachée des préoccupations des Acadiens, sauf pour les œuvres de Longfellow et de Rameau de Saint-Père qui jettent les bases du nationalisme acadien<sup>11</sup>.

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle est un moment clé du développement historiographique acadien, puisqu'une production endogène accompagne l'affirmation de l'identité nationale acadienne. La prise de conscience collective du peuple acadien conditionnera l'écriture historique. Une première génération d'historiens acadiens voit le jour<sup>12</sup>. Ils seront des agents de la dite «renaissance acadienne» en participant, comme le souligne J. Daigle, au «phénomène de restauration sociale» et «en fournissant des raisons de survie et d'espoir<sup>13</sup>» au peuple acadien. Ils proposent une interprétation héroïque et cléricale du parcours historique des Acadiens. La production historiographique de la première génération d'historiens acadiens a par conséquent dépeint une image glorieuse du peuple acadien visant à le légitimer et à asseoir son avenir. Elle a participé à une logique de «nation building<sup>14</sup>». Des historiens comme Pascal Poirier, Philias-Frédéric Bourgeois et Placide Gaudet ont aussi été des chefs et interprètes de la nation, des membres de l'élite définitrice.

Jusqu'aux années 1960, des historiens poursuivent le travail de restauration collective du peuple acadien sous les auspices du clergé et au ser-

vice du discours national. Les notions identitaires qu'ils développent en dégagant des leçons du passé tournent autour de l'Église et de l'idéologie agriculturiste. Il reste que, bénéficiant d'une plus grande accessibilité aux documents, ces historiens produisent un discours de plus en plus érudit. Cette érudition profitera surtout à l'histoire locale qui connaîtra un développement fulgurant avec les monographies paroissiales. La Déportation de 1755-1763 demeure toutefois la matrice de l'histoire acadienne. Les historiens acadiens focalisent leur attention sur les effets matériels et psychologiques de ce traumatisme pour expliquer les luttes constantes d'une minorité pour obtenir la reconnaissance de ses droits et reconstituer ainsi un espace institutionnel et psychologique. Au seuil des années 1960, l'historiographie acadienne relève toujours moins de la science que du mythe<sup>15</sup>.

## **2. Vers un rapport critique au passé et un espace disciplinaire historien professionnel: les années 1960 et 1970**

Les années 1960 représentent une période de transition dans l'histoire de l'historiographie acadienne. La modernisation de la société acadienne entraîne un renouvellement du contenu interprétatif de son historiographie: d'une interprétation orientée vers le maintien des valeurs ancestrales, l'historiographie acadienne passe, selon J. Daigle, à une «position offensive axée sur la territorialité qui s'appuie sur les phénomènes d'urbanisation et de scolarisation<sup>16</sup>». Les études historiques, ayant maintenant un important organe de diffusion en les *Cahiers de la Société historique acadienne* (1960-) dans lesquels l'histoire populaire et l'ethnographie sont des domaines importants, cherchent à approfondir la connaissance historique de tous les domaines de l'expérience acadienne. Cette transition de l'historiographie s'observe notamment dans *Les Acadiens* de Emery LeBlanc<sup>17</sup>, qui se fait porte-parole de l'élite définitrice modernisatrice acadienne. Cet ouvrage ne cherche pas à produire un récit mythique et inspirant de l'histoire acadienne, mais à dresser un portrait clair, précis et global d'un groupe ethnolinguistique concret et contemporain. Avec E. LeBlanc, souligne J. Belliveau, «le monde moderne fait irruption dans l'historiographie acadienne. L'Acadie abandonne ses habits mythiques et traditionnels pour revêtir la forme d'une population concrète certes distincte, mais aspirant de vivre au rythme du continent et réalisant des progrès notables en ce sens<sup>18</sup>». Ce n'est plus la thématique de la «survivance» qui domine l'écriture de l'histoire acadienne, mais celle de la modernité: création d'institutions variées, urbanité, échanges avec l'Autre, etc.

Au-delà des transformations décisives que connaît la société acadienne, ce sont les sciences sociales, tout particulièrement la sociologie, qui auront une influence déterminante sur l'écriture de l'histoire en Acadie. Entre le début des années 1960 et le début de la décennie suivante, ce

sont des sociologues qui sont les premiers à proposer un nouveau cadre d'analyse pour rendre intelligible l'expérience acadienne. En rejetant le récit mythique centré sur la Déportation, ils développent un cadre d'analyse critique recourant à des méthodes d'enquête rationnelles et empiriques<sup>19</sup>. C'est en s'appropriant ce paradigme que d'aucuns ont qualifié de «néonationaliste» que les historiens acadiens transformèrent leur pratique en une discipline.

L'avènement d'une histoire critique aspirant à s'autonomiser des injonctions, pressions et sollicitations du domaine public n'est pas qu'attribuable à l'importation des paradigmes théoriques des sciences sociales<sup>20</sup>. La disciplinarisation de l'histoire en Acadie procède de conditions non seulement épistémologiques, mais également institutionnelles, à savoir la mise en place d'une infrastructure universitaire : création du département d'histoire et de géographie à l'Université de Moncton en 1967 et du Centre d'études acadiennes en 1968. Le département d'histoire permet à la discipline de se reproduire. Il assure en effet la formation standardisée d'une relève qui est une condition essentielle de production de toute discipline. Le Centre d'études acadiennes, pour sa part, offre aux historiens de l'Acadie un lieu de documentation sans précédent pour mettre en œuvre une histoire critique digne de ce nom. Avec la disciplinarisation de l'histoire, le monolithisme idéologique est remplacé par un pluralisme analytique : différents programmes de recherche structureront l'étude du passé en Acadie. Bref, comme le souligne Jacques Paul Couturier, si l'historiographie acadienne représentait, avant les années 1970, «avant tout [un] discours idéologique animé par un désir de faire découvrir et de faire aimer l'histoire, [...] à partir de cette date, elle] s'établit de plus en plus comme une pratique et un discours scientifiques, et est maintenant régie par les règles et les préoccupations de la science historique contemporaine<sup>21</sup>».

Depuis sa transformation disciplinaire amorcée au tournant des années 1970, l'historiographie acadienne a été marquée par une compétition entre de différents paradigmes et, de manière tout aussi significative, par l'émergence d'un discours faisant état de ses réalisations et, peut-être surtout, de ses faiblesses. Ce métadiscours est d'ailleurs caractéristique de toute discipline : il est l'instrument par lequel les praticiens cherchent à améliorer leur savoir pour qu'ils puissent produire une connaissance aussi complète que possible de leur objet, en l'occurrence, le passé<sup>22</sup>. Cet objectif fonctionne comme un horizon orientant la réflexion que les historiens entretiennent à l'égard de leur pratique.

Les premiers historiens critiques ont cherché à se démarquer de leurs prédécesseurs en soulignant leurs faiblesses méthodologiques. Cette démarcation relève d'une convention disciplinaire : il est convenu pour toute nouvelle génération historique de se démarquer de celle qui la précède en instaurant une discontinuité entre leurs manières respectives de concevoir

la mise en œuvre du savoir historique. Il se crée alors un temps binaire entre un « avant » assimilé à la désuétude et un « après » programmatique porteur d'avenir et de progrès dans la connaissance du passé<sup>23</sup>.

En 1973, dans un texte intitulé « Pour une nouvelle orientation de l'histoire acadienne », Léon Thériault se propose d'identifier « les grandes caractéristiques » de l'historiographie acadienne « pour la période de 1749 à nos jours<sup>24</sup> ». Il souligne qu'elle est surtout produite par des amateurs et qu'elle se veut avant tout biographique et politique<sup>25</sup>. Son « trait dominant » est l'« interprétation politico-religieuse » qu'elle propose du passé acadien<sup>26</sup>. Thériault note que « la plus grande lacune se trouve probablement dans l'absence d'une interprétation globale », dans l'incapacité des historiens de « découvrir les grandes lignes de force de notre histoire ». En un mot, Thériault constate que l'historiographie acadienne « n'explique pas<sup>27</sup> ». Face à ces lacunes, Thériault propose une « nouvelle orientation de l'histoire acadienne ». Ce projet se décline en deux éléments. L'historiographie acadienne doit, d'une part, dépasser le « stade de l'événementiel » et comprendre que le temps historique n'est pas « un moment précis », mais « surtout la durée, la continuité ». Les historiens acadiens doivent, d'autre part et surtout, adopter le programme de l'histoire sociale en vue d'étudier « la structure du pouvoir économique chez les Acadiens, la pêche, la forêt, l'agriculture, les relations entre les divers groupes sociaux, la sociologie électorale [...] »<sup>28</sup>. Son programme en faveur de l'histoire sociale en Acadie tient en une injonction : « Arrêtons de faire l'histoire de l'Acadie et commençons celle des Acadiens<sup>29</sup> ». La mise en œuvre de l'histoire sociale permettra de saisir la complexité du passé acadien et de briser le monolithisme de ses interprétations.

En 1979, Pierre Trépanier propose de mettre en œuvre, en s'inspirant de la « nouvelle histoire » française, une histoire socioculturelle à travers l'étude des mentalités, des idéologies, de l'historiographie et de l'éducation. Mais l'histoire culturelle « sera toujours précaire », selon Trépanier, si elle ne s'appuie pas sur une « bonne connaissance » de l'« histoire des structures démographiques et sociales », car elles en sont la « base » et entretiennent avec elle des « relations de causalité réciproque<sup>31</sup> ». Trépanier accorde une importance particulière au domaine de l'histoire urbaine et à la démarche de l'histoire comparative. Il soutient, dans un article paru dans la revue *Acadiensis*, que la « priorité absolue » de l'historiographie acadienne, compte tenu de l'« abondance relative de la documentation et l'épaisseur de notre ignorance », est « l'étude socio-économique du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup> ». C'est d'ailleurs ce terrain que privilégiera la prochaine génération d'historiens acadiens dont quelques-uns – Jacques-Paul Couturier, Nicole Lang et Jean-Roch Cyr – ont eu Trépanier comme maître. Notons aussi que cette génération d'historiens – la génération dite « normalisatrice » – a collaboré, que ce soit à titre d'auteur ou dans son équipe de direction, à

*Acadiensis*, principal organe de l'historiographie anglophone des provinces des Maritimes qui a eu une influence sur les historiens acadiens, notamment ceux se réclamant de l'histoire sociale et économique<sup>33</sup>.

Dans «L'École des Annales et l'histoire de l'Acadie», Naomi Griffiths plaide aussi pour l'histoire sociale en se référant aux historiens annalistes chez lesquels elle trouve des «positions philosophiques et des techniques méthodologiques utiles»: «Ce qui manque [dans l'historiographie acadienne], c'est la perspective historique, la récupération de l'histoire au détriment du mythe et c'est ce que peuvent nous apporter des historiens tels que Lucien Febvre, Fernand Braudel et leurs disciples<sup>34</sup>». L'«histoire sans frontières de Febvre» permettrait de retrouver «la diversité de l'histoire acadienne», ce qui ferait «la lumière sur les aspects uniques de la communauté acadienne et sur les éléments qui la relie aux expériences nord-américaines et européennes<sup>35</sup>».

Dans un bilan historiographique paru en 1982, P. Trépanier peint un portrait peu reluisant de l'historiographie dans sa «fonction de connaissance<sup>36</sup>». Il souligne que «Clio en Acadie» est encore trop dépendante de l'idéologie cléricale hégémonique et déplore la faiblesse de ses moyens: «Historiens de métier peu nombreux, accaparés par la production de matériel didactique, [encore trop] sollicités par l'engagement politique et social; un département d'histoire de petite taille, forcément peu orienté vers la recherche; un centre d'études aux maigres ressources, prisonnier de tâches indispensables, mais préliminaires: classement, index, répertoires, inventaires bibliographiques, etc.<sup>37</sup>». P. Trépanier constate, par ailleurs, que si la connaissance du passé acadien emprunte «les voies prometteuses de la multidisciplinarité<sup>38</sup>», les historiens ne doivent pas se laisser distancer par les praticiens des sciences sociales émergentes, car «[c]es derniers ont autant besoin des historiens que les historiens d'eux<sup>39</sup>». Le regard diachronique que les historiens jettent sur les phénomènes sociaux justifie l'importance de Clio dans le concert des sciences humaines et sociales.

### **3. L'histoire sociale et les «normalisateurs», en version acadienne: les années 1980 et 1990**

En 1987, J. P. Couturier, alors doctorant à l'Université de Montréal, publie deux bilans historiographiques. Dans «"Faire de l'histoire": la perspective de jeunes historiens», les lacunes de l'historiographie acadienne relevées concernent ses «approches analytiques» qu'il qualifie d'«éminemment traditionnelles», se limitant essentiellement au politique et à l'institutionnel<sup>40</sup>. Les historiens acadiens se doivent de corriger ces faiblesses analytiques s'ils ne veulent pas «entretenir la menace de fossilisation qui pèse toujours sur le savoir historique sur l'Acadie<sup>41</sup>». Le bilan qu'il publie dans *Communications historiques*<sup>42</sup> est plus étoffé et fera date

dans l'historiographie acadienne, pour ne pas dire canadienne. J. P. Couturier y identifie les tendances, mais aussi les lacunes de l'historiographie acadienne de la période 1970-1985, historiographie qu'il considère non seulement dans sa dimension de « production scientifique », mais aussi comme « discours idéologique<sup>43</sup> ». Une des tendances est celle de la modernisation, qui reste cependant « incomplète et partielle<sup>44</sup> », notamment par rapport à celle de l'historiographie maritime anglophone. La modernisation relative de l'historiographie acadienne s'apprécie à l'aune de la croissance de la production universitaire, notamment celle des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat. La professionnalisation de l'historiographie acadienne demeure cependant faible dans la mesure où elle est encore largement le fait d'amateurs. J. P. Couturier souligne, à cet égard, qu'un « trait caractéristique de l'historiographie acadienne » est « la cohabitation, dans les mêmes forums, des productions universitaire et amateur<sup>45</sup> ». Aussi, bien que l'histoire sociale – incarnation méthodologique de la modernisation historiographique selon J. P. Couturier – se soit bien implantée en Acadie, la « problématique nationale » et les « approches traditionnelles » exercent encore une forte emprise sur l'écriture de l'histoire, notamment sur les synthèses. C'est dans celles-ci que s'illustre un « trait caractéristique de la tradition historiographique acadienne », à savoir « la proximité entre histoire et idéologie<sup>46</sup> ». On peut penser ici aux synthèses de Michel Roy et de Régis Brun<sup>47</sup>.

Le deuxième trait par lequel J. P. Couturier caractérise l'historiographie acadienne concerne son autonomie. Les années 1970-1985 sont marquées en Acadie par l'affirmation d'une « historiographie nationale autonome et complète, dotée de ses propres lieux de production et de diffusion<sup>48</sup> ». Cette volonté d'autonomie historiographique a cependant un effet pervers, celui de l'isolement. J. P. Couturier déplore le peu de préoccupation dont font preuve les historiens acadiens à l'endroit de « l'établissement d'un dialogue théorique ou méthodologique avec d'autres historiographies » ainsi que leur absence au sein des grands forums historiographiques canadiens<sup>49</sup>. Cette absence expliquerait le peu de place que l'Acadie occupe dans les récits historiques canadiens : l'Acadie est une « minorité historiographique », un « détail<sup>50</sup> ».

J. P. Couturier a aussi formulé dans ses bilans historiographiques plusieurs revendications qui portent sur « la vitalité et de la pertinence de Clio en Acadie<sup>51</sup> ». Faisant un clin d'œil au « manifeste » de la troisième génération des Annales, *Faire de l'histoire* (1974), il estime qu'il revient aux jeunes historiens de proposer des « orientations souhaitables » et des « axes d'intervention » sous la forme de « nouveaux problèmes », de « nouvelles approches » et de « nouveaux objets » en vue de faire de l'histoire « autrement » et « de déboucher sur une lecture plurielle des passés acadiens<sup>52</sup> ». Les exhortations de J. P. Couturier concernent les conditions de production



du discours historique acadien. Les historiens acadiens doivent participer davantage à la vie scientifique de la discipline<sup>53</sup>. Cela passe par la réduction de leur isolement tant par rapport à leurs homologues étrangers qu'à ceux des autres disciplines : « [i]l serait triste, et surtout très dommageable, que l'historiographie acadienne soit condamnée à être élaborée en vase clos<sup>54</sup> ». La recherche historique doit également se développer et se consolider au niveau universitaire. Les historiens acadiens doivent « renouveler les processus et élargir les bases de l'enquête historique » et être attentifs « aux expérimentations méthodologiques<sup>55</sup> ». J. P. Couturier soutient qu'ils doivent délaisser momentanément la synthèse et la vulgarisation afin de produire « des études ponctuelles et fouillées, solidement ancrées dans une réflexion théorique, historiographique et méthodologique<sup>56</sup> ». Également, ils se doivent de recourir aux procédés de l'histoire transnationale pour « réintégrer l'expérience acadienne dans la mouvance plus large des expériences maritimienne, canadienne, voire même occidentale<sup>57</sup> ». La modernisation de l'historiographie acadienne est le souhait programmatique central de Couturier, comme elle l'était pour la génération des années 1970. Les voies envisagées diffèrent toutefois, et sont mieux précisées.

Pour réaliser ces aspirations, J. P. Couturier formule, avec Phyllis E. LeBlanc, le programme d'une « nouvelle » histoire acadienne<sup>58</sup>. Celle-ci se pense largement sous le signe de l'histoire sociale, pour ne pas dire de l'histoire socio-économique. L'historiographie acadienne doit dépasser « l'analyse du discours » pour examiner l'Acadie « dans sa substance même, dans ses structures et dans les comportements quotidiens, parfois publics, parfois privés, des femmes et des hommes qui la composent<sup>59</sup> ». L'étude du passé acadien doit désormais se focaliser sur l'expérience concrète des Acadiens en vue de déterminer ce qui leur est vraiment arrivé et non ce qu'on dit qu'il leur est arrivé. La valorisation de l'histoire sociale, de l'analyse « au ras du sol [d]es pratiques des gens<sup>60</sup> », permettra aux historiens de connaître la matérialité du passé acadien qu'ils avaient jusque-là négligé, et de relativiser l'exceptionnalité de l'expérience des Acadiens et Acadiennes envers et contre les discours particularisants des idéologues.

#### **4. Appels au retour des dimensions culturelle et intellectuelle de l'histoire : 1990-**

Certains praticiens sont actuellement de l'avis que cette insistance sur « économie et société en Acadie » – titre du manifeste de la nouvelle histoire acadienne – aurait laissé dans l'ombre les aspects immatériels du passé acadien. À cet égard, Patrick Clarke et Julien Massicotte ont tous les deux récemment affirmé la nécessité de jeter à nouveau le regard de l'histoire sur la dimension culturelle du passé acadien.

Dans «L'Acadie perdue: Or, Maritime History's Other», P. Clarke s'interroge sur la relation que les historiens des Maritimes entretiennent avec l'Acadie. Son essai porte avant tout sur le traitement que lui a réservé la nouvelle génération de l'historiographie anglophone des Maritimes qui s'affirme à partir des années 1970 et 1980, à savoir la «génération *Acadiensis*<sup>61</sup>». Il cherche à expliquer pourquoi elle réussit difficilement à intégrer l'objet acadien dans ses recherches. Il soutient que les «principal axiologies, motifs and explanatory strategies of Maritime historical writing constitute real obstacles to the inclusion of Acadie in the regional historical discourse<sup>62</sup>». L'histoire acadienne, incluant la version qu'en offrent les adhérents acadiens de la «nouvelle histoire», n'est pas conciliable avec le paradigme structuro-fonctionnaliste et progressiste de la génération *Acadiensis*:

[t]he accent placed on the development of industrial capitalism and the exchange economy and even on their spatial and social ramifications entails the exclusion of Acadie, a society large sections of which remained anchored in rurality and «traditionality» until the 1970s. By concentrating on the processes of modernization, it was only natural for Maritime historians either to overlook Acadie or to dismiss it as anachronistic or idiosyncratic<sup>63</sup>.

Cependant, Clarke ne met pas toute la responsabilité pour cette exclusion de l'Acadie sur les praticiens anglophones. L'historiographie acadienne a elle-même participé à exclure l'Acadie de l'historiographie maritimienne, ainsi qu'à limiter sa visibilité dans l'historiographie canadienne. D'une part, l'historiographie acadienne récente n'a pu se faire valoir en dehors de l'Acadie notamment en raison de «its cultivated sense of autonomy and separateness, [and] of inadequate resources and poor dissemination in major disciplinary fora<sup>64</sup>». Sur ce point, Clarke se fait l'écho de Couturier.

D'autre part, pour Clarke, le *contenu* même de l'historiographie acadienne a pu expliquer l'absence de l'Acadie dans l'historiographie maritimienne au cours des décennies. Jusqu'aux années 1970, c'était sa «passeist orientation» qui créait le blocage. Ironiquement, dans le cas de l'historiographie acadienne contemporaine, c'est l'inverse: en insistant sur la «normalité» américaine et la modernité de la société acadienne, l'historiographie acadienne récente a nié la spécificité acadienne<sup>65</sup> et, du même coup, compromis sa visibilité au sein du récit historique maritimien ou canadien. Les historiens acadiens «have focused so exclusively on socio-economic history and on the integration of their analyses into the larger experience of the Maritimes, [that] they have neglected to create a new interpretive model, which could account for the specificity of Acadie<sup>66</sup>».

Cette dernière observation mène Clarke à identifier l'angle mort de l'historiographie acadienne contemporaine: la culture, à savoir les aspects

immatériels du passé. Il s'agit là de sa principale lacune<sup>67</sup>. Pour remédier à la situation, P. Clarke souhaite que l'ensemble des historiens des Maritimes adoptent « a new epistemology of symbolism and meaning » qui leur permettrait d'appréhender « the socio-cultural expressions of material reality », à savoir « historical consciousness, meaning-production, cultural consumption, commemoration and memorialization, values and norms<sup>68</sup> ».

Ce silence sur les dimensions culturelle et politique constitue aussi une des « limites » des « nouveaux historiens de l'Acadie » identifiées par J. Massicotte<sup>69</sup>. Ce dernier déplore également que la « nouvelle histoire » acadienne ait négligé ces dimensions qui sont indissociables du parcours historique de toute communauté<sup>70</sup>. Il rappelle que le passé acadien ne se réduit pas à sa dimension matérielle en soulignant que « le vécu ne se résume pas à l'énumération des outils de travail, ni au nombre de têtes de bétail possédées par un agriculteur<sup>71</sup> ». Les historiens doivent dépasser la « pure factualité historique » en vue de « saisir le processus interprétatif par lequel une collectivité se donne, historiquement, une image cohérente d'elle-même », ce qui exige, ajoute J. Massicotte, une « analyse des discours, des idéologies, de la culture, des représentations, des projets politiques, etc.<sup>72</sup> ». Aussi, il reproche aux nouveaux historiens leur refus d'évoquer l'Acadie comme collectivité politique et culturelle globale. À cet égard, il soutient que les historiens acadiens continueront de « faire l'histoire de l'Acadie en l'absence de l'Acadie elle-même!<sup>73</sup> » tant et aussi longtemps qu'ils maintiendront dans l'ombre la dimension politique et culturelle de la société acadienne.

Ces lacunes sur le plan de l'objet historique tiennent aux bornes de la « démarche épistémologique et méthodologique » du programme historiographique des nouveaux historiens : l'histoire sociale qui ne rend compte que des structures matérielles du passé. Si l'histoire sociale a permis aux nouveaux historiens de produire de nouvelles connaissances sur le passé acadien, elle n'a pas été en mesure de produire une interprétation d'ensemble du devenir acadien, de le signifier. En ce sens, elle n'a pas réussi à concilier les deux exigences fondamentales du savoir historique, à savoir la connaissance et la pertinence. Les nouveaux historiens, souligne J. Massicotte, ont apporté beaucoup de connaissances, mais leur œuvre « se caractérise encore trop par son aridité : trop souvent encore on y trouve un passé sans idées, une histoire sans mémoire, un savoir sans interprétation<sup>74</sup> ». L'histoire doit retrouver son horizon humaniste. L'intégration de la dimension symbolique à travers l'histoire politique et culturelle dans l'étude du passé permettra également l'assimilation du discours historique acadien à l'imaginaire collectif acadien et, de ce fait, aux historiens de participer, ne serait-ce qu'indirectement, à la construction de la référence collective acadienne. À travers le souhait programmatique « d'œuvrer en Acadie à une histoire politique renouvelée, et alimentée des percées et

des avancées de l'histoire sociale<sup>75</sup>», J. Massicotte réaffirme la fonction sociale de l'histoire.

## **B. Pistes vers une maturation disciplinaire: comment concilier la normalisation de l'écriture historique acadienne et la spécificité de son objet?**

Cartes sur table: ayant été formés en histoire au cours des années 1990 et 2000, nous sommes très sensibles et essentiellement favorables au retour de l'histoire culturelle qui se fait sentir dans la profession à l'échelle mondiale, incluant au Québec<sup>76</sup> et au Canada anglophone<sup>77</sup>. Conséquemment, nous sommes interpellés par l'appel de Massicotte de renouer avec «[l']analyse des discours, des idéologies, de la culture, des représentations, des projets politiques, etc.», ainsi que par l'invitation de Clarke de scruter «historical consciousness, meaning-production, cultural consumption, commemoration and memorialization, values and norms». Leurs appels programmatiques représentent pour nous un salutaire retour du balancier, ainsi qu'un moyen de mettre la production historique acadienne au diapason des tendances disciplinaires.

Prenons toutefois quelques pas de recul afin de voir plus clair dans la plus récente querelle des historiens, telle qu'elle se manifeste parmi les acadianistes, afin de mieux jauger les enjeux. Cette discussion entre les «normalisateurs» et les tenants de la «nouvelle sensibilité» culturelle, qui fait écho à celle entre historiens du Québec, relève *en partie* d'un problème fondamental en sociologie: celui du poids à accorder, dans nos descriptions de la société, aux structures sociales et aux contraintes collectives versus celui à accorder aux volontés individuelles et à l'*agency* (l'action libre) des êtres humains<sup>78</sup>. Cette question, toujours fondamentale, le devient encore plus dans des recherches sur les minorités, où la définition du collectif (c'est-à-dire de la communauté, du groupe) n'est jamais donnée, n'est jamais simple, mais doit être construite et conceptualisée. Si l'on accorde trop de poids à un côté, on court le risque de la réification et l'essentialisation de la «communauté» sur laquelle on se penche. Appelons ce travers le prisme collectiviste. Mais si on penche trop de l'autre côté, on peut verser dans un cadre interprétatif trop axé sur les choix rationnels et la liberté des gens, négligeant l'influence des représentations et des structures sociales et, par le fait même, niant l'existence de la collectivité. Nous appellerons ce biais le prisme individualiste. En histoire, pour le meilleur et pour le pire, les chercheurs n'explicitent souvent pas beaucoup leurs cadres théoriques, mais cela n'empêche pas de tomber dans l'un ou l'autre de ces travers.

Il n'est pas exagéré de dire, en schématisant un peu, que toutes les générations d'historiens de l'Acadie antérieures aux années 1960 se sont

rendues coupables du prisme collectiviste. À quelle réalité collective accordaient-ils un poids démesuré? Puisqu'ils se penchaient avant tout sur les discours, et que celui des élites définitrices acadiennes est abondant dans les archives et les journaux, c'est à l'idéologie nationale qu'ils ont prêté plus de poids qu'il ne faut, supposant implicitement que celle-ci était le principal moteur de la vie des Acadiens.

Les historiens des années 1970, marqués par l'émergence de la critique sociologique et par l'esprit iconoclaste du néonationalisme, occupent une position mitoyenne: d'une part, ils sont encore fixés sur l'étude des discours, particulièrement ceux sur la nation (les critiques que leur adressent les «normalisateurs» en ce sens sont donc justes), mais de l'autre, ils affirment aussi l'impotence de ce discours dans «la vraie vie<sup>79</sup>». C'est bien sûr à cette impotence que renvoie le titre de Jean-Paul Hautecoeur: *L'Acadie du discours* (1975).

Finalement, malgré toutes les critiques qu'ils ont adressées à leurs prédécesseurs, les historiens «normalisateurs» de l'Acadie ont adopté la conclusion des néonationalistes – celle voulant que les discours n'ont pas d'emprise sur la réalité – au pied de la lettre, car ils ont jeté par-dessus bord toute considération pour les facteurs discursifs. Dans leur histoire sociale, on retrouve des Acadiens (des individus), mais point d'Acadie, comme le souligne avec raison Massicotte. Est-ce que cela signifie que les normalisateurs versent dans le travers du prisme individualiste? Oui, du moins en partie. Bien qu'ils soient capables de tenir compte des contraintes collectives découlant du poids du marché et de l'État sur la vie des gens, ils sont aveugles aux contraintes qui découlent des idées et des représentations. Si Hautecoeur avait raison de dire que l'Acadie était essentiellement discours, ignorer le discours afin de s'en tenir au matériel, c'est nier l'Acadie tout court.

Ce que négligent à la fois les historiens normalisateurs – les Couturier, Landry, Lang et LeBlanc – et les auteurs néonationalistes (comme Hautecoeur et Roy) qui les ont précédés, c'est que les représentations ont des effets sur le réel<sup>80</sup>. Pour cette raison, Massicotte et Clarke ont raison de critiquer les partisans acadiens de l'histoire sociale et leur «refus d'évoquer l'Acadie comme collectivité politique et culturelle globale». C'est là une des raisons pour lesquelles le projet des normalisateurs doit être dépassé ou, au moins, ajusté.

Cette querelle d'historiens recouvre toutefois aussi un autre enjeu: les normalisateurs ne se sont bien sûr pas limités à l'exclusion des discours sur la communauté. C'est l'ensemble des idées, des discours et des interprétations qui a été exclu de l'analyse, comme le font bien remarquer Massicotte et Clarke. Pourtant, ce sont les idées et les représentations qui permettent aux centaines de milliers de Francophones des Maritimes de faire sens de leur(s) histoire(s), de celle de la communauté linguistique, bien

sûr, mais aussi de toutes les autres dimensions de leur identité: genre, classe sociale, région, occupation, famille, etc. Les tenants de l'histoire culturelle ont donc également raison de rappeler qu'une histoire sans idées est une histoire sans âme. Voilà une deuxième bonne raison de recuser, au moins en partie, le projet des normalisateurs.

### **1. Pour une dissociation de l'histoire culturelle et de l'histoire nationale ou communautaire**

Et pourtant, malgré le fait que Clarke et Massicotte aient raison sur ces deux points de première importance, soit la nécessité de considérer le poids des discours *sur l'Acadie* et l'impératif de réintégrer l'étude des discours et des représentations *en général*, nous sommes d'avis qu'il existe un danger bien réel d'un trop grand ressac. Il importe de limiter les excès afin de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Si nous sommes d'accord avec chacun de ces impératifs pris indépendamment, nous estimons que les textes de Massicotte et Clarke nous font courir le risque de perdre des perspectives essentielles que nous ont fournies les «normalisateurs». Pourquoi? Parce qu'ils amalgament – parfois explicitement, souvent implicitement – «histoire culturelle» et «histoire *du groupe* culturel<sup>81</sup>». Il nous faut un retour de l'histoire du groupe, certes, mais surtout des diverses facettes de sa vie culturelle<sup>82</sup>.

Une nouvelle histoire culturelle qui sache éviter les écueils décrits plus haut ne saurait se limiter à renouer avec l'étude des discours collectivistes acadiens – qu'on les appelle «nationalistes», «nationalitaires», «communautaires» ou autrement –, et ce, pour deux raisons. D'abord, de bons ouvrages adoptant cette optique-là n'ont jamais cessé d'être produits, mais c'est essentiellement en sociologie et non en histoire qu'ils ont été produits<sup>83</sup>. On doit donc se poser la question: à quoi cela pourrait-il servir si les historiens dédoublaient ces efforts? Est-ce cela le meilleur usage de leur formation et de leurs compétences?

Ensuite, et surtout, un tel objet rend pratiquement impossible de sortir de l'échelle «macroscopique» qui, comme toutes les échelles d'observation, dissimule autant qu'elle ne révèle. Notamment, elle souligne amplement les différences entre la communauté à l'étude et les autres segments de la société, tant les milieux anglophones du Canada que les milieux francophones majoritaires du Québec, sans oublier les autres communautés francophones minoritaires et les communautés immigrantes. Ce faisant, cette échelle passe sous silence certaines réalités partagées par les membres de ces différents espaces sociaux au niveau du *vécu*.

C'est justement parce qu'ils devinaient ces réalités partagées que les historiens «normalisateurs» ont déployé leur programme durant les années 1980. Par l'étude des pratiques réelles et concrètes des Acadiens et

Acadiennes, ils espéraient aller au-delà de la singularité affirmée du groupe et montrer en quoi, en matière de pratiques sociales et économiques, ils s'inscrivaient dans des tendances plus larges, et donc, somme toute, comparables à d'autres populations nord-américaines. C'est la raison pour laquelle cette génération a été libellée, comme son vis-à-vis québécois, celle des «révisionnistes» (au pire) ou des «normalisateurs». Bref, faire la part belle à l'étude des discours de la collectivité sur elle-même nous pousserait naturellement, voire structurellement, à retomber dans le prisme collectiviste, dans sa version culturelle.

La question devient donc : comment effectuer un retour à l'étude des discours et des représentations sans tomber dans l'illusion de l'incomparabilité de l'Acadie ? Cette question, qui appelle une nouvelle histoire culturelle acadienne qui soit plus qu'un simple retour à la case départ, se décline en trois sous-questions interreliées :

- Comment renouer avec l'exigence de sens, tout en gardant la rigueur disciplinaire des normalisateurs ?
- Comment refaire une place aux idées, aux représentations et à l'identité, sans pour autant devenir des apologistes des discours engagés portant sur l'acadianité ?
- Comment participer à la conceptualisation de «l'Acadie» tout en conservant cette faculté des normalisateurs de ne pas exagérer le caractère distinct des Acadiens, et de rappeler leur participation à des dynamiques plus larges ?

## **2. Pour une recherche de la pluralité des discours**

Les normalisateurs ont une grande vertu : ils sont parmi les seuls spécialistes des sciences humaines à s'être penchés sur l'Acadie sans être obnubilés par la question identitaire. Ceci tient à leur conception de la pratique de l'historien, qu'ils ont été les premiers à voir comme devant être autonomes des injonctions et sollicitations de l'espace public. Cela ne signifie aucunement que ces historiens n'aient pas milité dans différents organismes ou participé au débat collectif. Ils ont plutôt tenté de séparer plus nettement leur engagement avec leur travail d'historien.

Ce faisant, les normalisateurs se sont éloignés des discours, des représentations, voire de la culture dans leur ensemble. Mais était-ce nécessaire d'aller aussi loin ? La méthode n'était-elle pas un peu draconienne ? Après tout, il existe une pluralité de discours en Acadie, comme n'importe où. Si l'on observe sur le terrain le quotidien des francophones de Moncton, de Caraquet ou de Sudbury, on peut constater que si la langue et les revendications nationalitaires y sont *toujours* des préoccupations, elles n'y détiennent *jamais* le monopole du débat public. Les francophonies cana-

diennes, après tout, sont *aussi* des collectivités réelles, des communautés de vie, qui sont témoins, comme toutes les autres, de l'évolution du monde, et qui y participent. L'identité culturelle et la langue y occupent une *plus grande* place dans les consciences que dans la plupart des lieux. Mais elle n'est certainement pas la *seule* préoccupation de leurs membres qui, à coup de débats, incorporent continuellement de nouveaux points de vue et se forment des idées sur une foule de sujets, politiques ou autres.

Pour se réconcilier avec l'étude des discours et des représentations tout en évitant de revenir à une fixation sur l'identité nationale, il faudra examiner systématiquement et sérieusement les idées des Acadiens et Acadiennes sur une plus grande variété de sujets que sur le devenir de la nation. Dit autrement: il est temps d'étudier l'histoire de la *culture* – dans le sens le plus large – des Acadiens et non seulement de leur *identité*<sup>84</sup>.

Mais comment faire? Si c'était possible d'embrasser la « vie nationale » d'une collectivité dans une seule étude, ce n'est pas possible, en contrepartie, d'examiner intégralement la vie culturelle de cette même collectivité. Conséquemment, il sera nécessaire, si l'on veut voir apparaître une histoire culturelle acadienne plus équilibrée, de se départir – au moins pour l'instant – de l'échelle « macro ». Dans nos tentatives de mettre à jour les richesses de la vie culturelle des Acadiens, nous générerons plus de nouvelles connaissances – rappelez-vous de la loi des rendements décroissants – en concentrant nos regards sur une composante *particulière* de cette communauté à la fois, essayant de reconstituer aussi fidèlement que possible l'univers discursif « total » de cette composante. À remarquer que ces visées rejoignent celles mise de l'avant par J. P. Couturier durant les années 1980, voulant que les chercheurs délaissent momentanément la synthèse pour se pencher sur de « nouveaux objets » en vue de faire de l'histoire « autrement » et « de déboucher sur une lecture plurielle des passés acadiens ».

Cette idée nous a été inspirée de la *microstoria* italienne<sup>85</sup>, et d'un article anthropologique de Derek Johnson décrivant la transformation du vécu des habitants du village acadien de Val-Comeau durant la période allant de 1930 à 1975<sup>86</sup>. Dans chacun des cas, on embrasse un point de vue particulier, à échelle humaine, sur les transformations générales du monde, point de vue à partir duquel le chercheur peut étudier les impacts de ces transformations sur les individus ainsi que les façons dont les individus et les collectivités s'y adaptent, y résistent ou y participent. Pour le lecteur d'histoire habitué à lire des histoires « de haut en bas » (*top down*), le résultat est rafraîchissant et porteur de nouvelles perspectives, par lesquels on perçoit les individus dans leurs relations avec de multiples forces (le marché, la ville, l'État, le clergé et les élites, etc.).

Cette approche pourrait aussi être appliquée afin de poser un regard plus approfondi sur les multiples sous-groupes non territoriaux qui ont



existé au sein de la « communauté » acadienne. Les possibilités ne manquent pas. On peut penser par exemple aux artistes, gens d'affaires, groupes de femmes, enseignants, etc.<sup>87</sup> À cette échelle, il devient possible de répertorier *toute* l'activité discursive ayant lieu à l'intérieur du milieu choisi pendant une période donnée, quitte à se limiter à certains champs très large (politique, religion et culture ou genre par exemple). L'important est de ne pas se limiter aux idées portant sur l'identité nationale. Dans une étude de nature plutôt politique, par exemple, on devrait se pencher aussi sur des éléments plus « basiques » de la culture politique : conceptions de l'autorité, de la justice, de la légitimité, de la vérité, du pouvoir, etc. À cette échelle, il devient aussi possible de scruter les relations entretenues par les membres de ce milieu avec l'extérieur par l'intermédiaire de réseaux, d'associations, de voyages, de publications, etc., afin de déterminer les origines des idées qui y circulent et de dire si oui ou non elles sont adoptées ou adaptées localement, et si elles trouvent une résonance en Acadie.

Bref, nous proposons qu'il soit temps d'étudier une variété de milieux et d'acteurs (sociaux, politiques, culturels) en Acadie et leurs discours *en soi et pour soi* et non particulièrement en tant que composante – plus ou moins « représentative » – de « l'Acadie », sans pour autant les décontextualiser. Cela devrait aller de soi, mais c'est loin d'être le cas en raison de l'obnubilation des chercheurs pour la question de l'identité nationale et du fait que l'historiographie portant sur les Acadiens est encore composée de textes qui adoptent une trame narrative dont le fil conducteur est l'identité nationale. Ceci a un effet d'entraînement sur les nouveaux arrivants dans ce champ de connaissances.

L'approche prônée ici a pour fonction de rendre systémique le changement de perspective. En prenant pour objet un groupe social plus circonscrit, le chercheur se donne les moyens d'adopter un fil conducteur qui permet de s'éloigner du discours « totalisant » de tous ceux qui prétendent parler au nom de l'Acadie au complet. Un fil qui éclaire l'ensemble de la société civile minoritaire *d'un angle particulier*. Un fil, finalement, qui permet d'appréhender une partie des *échanges* qui existent entre la communauté linguistique et l'extérieur et ainsi de mieux comprendre comment l'évolution des sensibilités de la communauté participe aux transformations culturelles du monde plus large.

Cette approche nous semble capable d'allier les contributions, tant sur le plan des connaissances que des approches, de l'historiographie « nationale » d'antan (comprenant la néonationaliste) et de l'histoire sociale normalisatrice. Elle permet de ne pas tomber dans le piège de l'irréductibilité de l'acadienneté, sans abandonner pour autant le plan des idées. Capable de relativiser, sans les nier, les différences qui existent entre les milieux acadiens et les ensembles culturels plus vastes de l'Amérique du Nord,

cette approche permettrait de faire des liens entre les expériences vécues par différentes communautés et sociétés lors d'un contexte donné. Ici aussi, l'approche proposée renoue avec certaines ambitions des générations antérieures, notamment celle de P. Trépanier qui souhaitait voir se développer l'histoire comparative et celle de Naomi Griffiths qui, s'inspirant des *Annales*, espérait qu'on puisse mettre «la lumière sur les aspects uniques de la communauté acadienne et sur les éléments qui la relie aux expériences nord-américaines et européennes», sans oublier celle de J. P. Couturier visant à «réintégrer l'expérience acadienne dans la mouvance plus large des expériences maritimienne, canadienne, voire même occidentale».

\* \* \*

Cet article ne se voulait pas un bilan rendant compte de la pratique de l'histoire en Acadie. Notre ambition était résolument plus modeste. À partir des réflexions historiographiques produites en Acadie, nous avons proposé des éléments de rétrospection et de prospection sur la nature de la connaissance historique. Cette approche met au jour le fait que les historiens en Acadie ont tenu un discours historiographique. Ce discours est loin d'être un quelconque masque ou obstacle à une saisie de l'histoire telle qu'elle se pratique, comme le voudrait une certaine socio-histoire notamment défendue par les adeptes des *sciences studies*. Les idées ont une valeur irréductible à leur contexte ou à leur mise en pratique effective. Nous ne nions pas pour autant la pertinence d'une histoire contextualiste de l'historiographie acadienne ou d'une confrontation du discours sur la pratique à la pratique historique elle-même pour mesurer le décalage entre eux; seulement, que notre démarche était différente et ne pouvait, pour cette raison, élucider l'ensemble des circonstances de production de la connaissance historique ou saisir la pratique historique dans son effectivité. Ce sont là sans nul doute des limites importantes de notre étude: en souhaitant mettre en lumière certains aspects de l'historiographie, nous en avons forcément placé d'autres dans l'ombre. C'est ce qui explique aussi notre silence sur l'histoire telle qu'elle se pratique actuellement ou depuis très récemment en Acadie. Il est difficile de donner une quelconque forme un tant soit peu précise aux tendances récentes ou actuelles de l'historiographie acadienne. Contentons-nous ici d'indiquer que les questions ou les thématiques ayant trait à l'histoire publique (Lang), aux commémorations et lieux de mémoire (Lang et Rudin), au patrimoine religieux (Landy) et à l'identité (Couturier) retiennent l'attention. Ce n'est toutefois qu'avec un certain recul que nous serons mieux à même de rendre compte de ces tendances historiographiques contemporaines.

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Jean Daigle, «L'historiographie et l'identité acadienne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles», dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 86.
2. Léon Thériault, «Pour une nouvelle orientation de l'histoire acadienne», *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 6, n<sup>o</sup> 2, 1973, p. 115-24; Pierre Trépanier, «Clio en Acadie», *Acadiensis*, vol. XI, n<sup>o</sup> 2, 1982, p. 95-103; Jacques Paul Couturier, «“Faire de l'histoire” : la perspective de jeunes historiens», dans Jacques Lapointe et André Leclerc (dir.), *Les Acadiens : état de la recherche*, Québec, Conseil de la Vie française en Amérique, 1987, p. 234-42; *Idem*, «Tendances actuelles de l'historiographie acadienne (1970-1985)», *Communications historiques*, vol. 22, n<sup>o</sup> 1, 1987, p. 230-50; Jean Daigle, *op. cit.*; Julien Massicotte, «Les nouveaux historiens de l'Acadie», *Acadiensis*, vol. XXXIV, n<sup>o</sup> 2, 2005, p. 176-178; Patrick Clarke (dir.), *Clio en Acadie. Réflexions historiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.
3. Patrick Michel Noël, «L'historiographie dans l'historiographie acadienne», dans Patrick Clarke, *op. cit.*, p. 29-64.
4. La richesse de ce corpus historiographique peut surprendre. Il est nettement plus développé que bien d'autres aspects des études acadiennes. Plus développé, aussi, que les connaissances historiographiques portant sur la plupart des minorités linguistiques et nationales. Ceci découle, selon nous, de la grande place du discours historique dans l'identité acadienne.
5. Nous remercions l'évaluateur 1 de cet article pour cette observation.
6. Joel Belliveau, «Science contre archétype», dans Patrick Clarke, *op. cit.*, p. 145.
7. Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne : de rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983.
8. Henry W. Longfellow, *Evangeline. A Tale of Acadie*, Boston, W. D. Ticknor, 1847.
9. Patrick Clarke, *The Makers of Acadian History in the Nineteenth Century*, Thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval, 1988.
10. François Edme Rameau de Saint-Père, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique, Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859; *Une colonie féodale en Amérique (L'Acadie, 1604-1710)*, Paris, Didier, 1877.
11. C'était voulu chez Saint-Père, mais bien sûr accessoire chez Longfellow.
12. Des historiens «étrangers» continueront toutefois à s'intéresser à l'Acadie et à contribuer à l'historiographie. Pensons au Français Émile Lauvrière, qui produira trois ouvrages d'importance entre 1922 et 1947: *La tragédie d'un peuple. Histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours*, Paris, Brossard, 1922; *Deux traîtres d'Acadie et leur victime. Les Latour père et fils et Charles d'Aulnay*, Paris, Plon, 1932; *Brève histoire tragique du peuple acadien. Son martyr et sa résurrection*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1947.
13. Jean Daigle, *op. cit.*, p. 93.
14. Joel Belliveau, *op. cit.*
15. *Ibid.*
16. Jean Daigle, *op. cit.*, p. 98-99.
17. Emery LeBlanc, *Les Acadiens*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1963.

18. Joel Belliveau, *op. cit.*, p. 130.
19. *Ibid.*, p. 132 et les suiv.
20. Il ne faut pas croire pour autant que l'historiographie acadienne se détache complètement de tout projet de société. Des historiens «critiques» comme Léon Thériault, sur lequel nous reviendrons, ont été des agents du néonationalisme acadien des années 1970.
21. Jacques Paul Couturier, «La production de mémoires et de thèses en histoire acadienne, 1960-1994», dans Jacques Paul Couturier et Phyllis E. LeBlanc (dir.), *Économie et société en Acadie, 1850-1950*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 189.
22. Patrick Michel Noël, *op. cit.*
23. Martin Pâquet, «Histoire sociale et histoire politique au Québec: esquisse d'une anthropologie du savoir historien», *Bulletin d'histoire politique*. vol. 15, n° 3, 2007.
24. Léon Thériault, *loc. cit.*, p. 115.
25. *Ibid.*, p. 116-117.
26. *Ibid.*, p. 122.
27. *Ibid.*, p. 118.
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*, p. 117.
30. *Ibid.*, p. 124.
31. Pierre Trépanier, «Historiographie et société: à propos de l'Acadie perdue de Michel Roy», *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 12, n° 1, 1979, p. 118-120.
32. *Idem*, «Clio en Acadie», *loc. cit.*, p. 96.
33. Il y aurait davantage à dire, dans une perspective plus socio-historique que la nôtre, sur la question de la filiation intellectuelle intergénérationnelle dans l'étude de l'historiographie acadienne; cette question n'a jamais été abordée clairement, et de manière frontale et systématique, à l'exception notable de Julien Massicotte, «Les nouveaux historiens de l'Acadie», *loc. cit.*
34. Naomi Griffiths, «L'École des Annales et l'histoire de l'Acadie», *Études canadiennes*, vol. 13, 1982, p. 114.
35. *Ibid.*, p. 111 et 114.
36. Pierre Trépanier, «Clio en Acadie», *loc. cit.*, p. 95.
37. *Ibid.*
38. *Ibid.*, p. 102.
39. *Ibid.*, p. 102-103.
40. Jacques Paul Couturier, «"Faire de l'histoire"...», *loc. cit.*, p. 235.
41. *Ibid.*, p. 237.
42. Cette revue est devenue la *Revue de la Société historique du Canada* en 1989.
43. Jacques Paul Couturier, «Tendances actuelles...», *loc. cit.*, p. 233.
44. *Ibid.*, p. 237.
45. *Ibid.*, p. 245.
46. *Ibid.*, p. 240.
47. Michel Roy, *L'Acadie perdue*, Montréal, Québec Amérique, 1978; Régis Brun, *De Grand-Pré à Kouchibouguac. L'histoire d'un peuple exploité*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1982.
48. Jacques Paul Couturier, «Tendances actuelles...», *loc. cit.*, p. 242.

49. *Ibid.*, p. 248.
50. *Idem*, « "L'Acadie, c'est un détail". Les représentations de l'Acadie dans le récit national acadien », *Acadiensis*, vol. 29, n° 2, 2000, p. 102-119.
51. *Idem*, « Tendances actuelles... », *loc. cit.*, p. 249.
52. *Idem*, « "Faire de l'histoire" ... », *loc. cit.*, p. 234-235, 237-239.
53. *Ibid.*, p. 236-237; *Idem*, « Tendances actuelles... », *loc. cit.*, p. 250.
54. *Idem*, « "Faire de l'histoire" ... », *loc. cit.*, p. 236.
55. *Ibid.*, p. 237.
56. *Idem*, « Tendances actuelles... », *loc. cit.*, p. 250.
57. *Idem*, « La production de mémoires et de thèses en histoire acadienne, 1960-1994 », *loc. cit.*, p. 191.
58. Jacques Paul Couturier et Phyllis E. LeBlanc (dir.), *Économie et société en Acadie, 1850-1950*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996.
59. *Idem*, « Présentation. Historiographie d'hier. Historiographie d'aujourd'hui », dans Jacques Paul Couturier et Phyllis E. LeBlanc (dir.), *Économie et société en Acadie, 1850-1950, op. cit.*, p. 13,
60. *Ibid.*, p. 14.
61. Il s'agit du nom de la principale revue savante consacrée à l'histoire des Maritimes.
62. Patrick Clarke, « L'Acadie perdue : Or, Maritime History's Other », *Acadiensis*, vol. XXX, no 1, 2000, p. 75.
63. *Ibid.*, p. 76.
64. *Ibid.*, p. 83.
65. La caractéristique principale de cette dernière, selon Patrick Clarke, est son « ambition to wrest Acadie from ethnicity and to figure it, within a new narrative, as a living and vibrant society, pluralistic and thoroughly modern » (*Ibid.*, p. 84).
66. *Ibid.*
67. Il est intéressant de noter qu'il s'agit du même défaut que celui de la génération *Acadiensis*. Il s'agit aussi de ce que Ronald Rudin a reproché aux historiens québécois des années 1970-1980, les traitant de « révisionnistes » et les accusant de rendre invisible la spécificité québécoise à force de déployer des efforts pour prouver la « normalité » de la société québécoise. Voir Ronald Rudin, « Revisionism and the Search for a Normal Society: A Critique of Recent Québec Historical Writing », *Canadian Historical Review*, vol. 73, n° 1, 1992, p. 33-61.
68. Patrick Clarke, « L'Acadie perdue: Or, Maritime History's Other », *loc. cit.*, p. 90-91.
69. Julien Massicotte, « Les nouveaux historiens de l'Acadie », *loc. cit.*
70. *Idem*, « L'historien et la question politique en Acadie », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, n° 2, 2007, p. 166.
71. *Idem*, « Les nouveaux historiens de l'Acadie », *loc. cit.*, p. 169.
72. *Ibid.*, p. 168.
73. *Idem*, « L'historien et la question politique en Acadie », *loc. cit.*, p. 166.
74. *Idem*, « Les nouveaux historiens de l'Acadie », *loc. cit.*, p. 170.
75. *Idem*, « L'historien et la question politique en Acadie », *loc. cit.*, p. 170.
76. Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003; Damien-Claude

- Bélangier et al. (dir.), *Les Idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004 ; Martin Petitclerc, « Notre maître le passé ? Le projet critique de l'histoire sociale et l'émergence d'une nouvelle sensibilité historiographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1, 2009, p. 83-113.
77. Christopher Dummitt, « After inclusiveness: The Future of Canadian History », dans Christopher Dummitt et Michael Dawson (dir.), *Contesting Clió's Craft: New Directions and Debates in Canadian History*, London, Institute for the Study of the Americas, 2009, p. 98-122.
  78. En sociologie française, les têtes de file que sont Raymond Boudon et Pierre Bourdieu se sont notamment livrés des batailles épiques sur ce terrain. Voir Philippe Braud, *Sociologie politique*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1996, p. 538-541.
  79. Joel Belliveau, *op. cit.*
  80. Le sociologue Joseph Yvon Thériault a raison de se demander combien de temps encore les représentations pourront perdurer et garder leur force, maintenant qu'elles ont perdu plusieurs de leurs assises institutionnelles traditionnelles, et maintenant qu'il semble clair que les nouvelles assises institutionnelles sont nettement moins « globales », mais cette question déborde nettement des ambitions de cet article. Voir Joseph-Yvon Thériault, *L'identité à l'épreuve de la modernité. Écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1995, chap. 10.
  81. Rappelons que Julien Massicotte nous invite à « saisir le processus interprétatif par lequel une collectivité se donne, historiquement, une image cohérente d'elle-même » et qu'il reproche aux nouveaux historiens leur refus d'évoquer l'Acadie comme collectivité politique et culturelle globale. Voir Julien Massicotte, « Les nouveaux historiens de l'Acadie », *loc. cit.*, p. 168.
  82. Cette opposition n'est pas propre à l'Acadie, et évoque les débats québécois, incessants, sur les cours d'histoire au secondaire, entre les tenants d'une histoire nationale « assumée » et les partisans d'une histoire plus plurielle, inspirée de l'histoire sociale.
  83. Louis F. Cimino, *Ethnic Nationalism Among the Acadians of New Brunswick: An Analysis of Ethnic Political Development*, thèse de doctorat (anthropologie), Durham, Duke University, 1977 ; Ricky Richard, *Les formes de l'acadianité au Nouveau-Brunswick : action collective et production de l'identité (1960-1993)*, thèse de maîtrise (science politique), Québec, Université Laval, 1994 ; Joseph-Yvon Thériault, *op. cit.* ; Julien Massicotte, *L'Acadie du progrès et du désenchantement, 1960-1994*, thèse de doctorat (histoire), Québec, Université Laval, 2011.
  84. Alors que la culture correspond à l'« ensemble des formes acquises de comportement, dans les sociétés humaines » (*Grand Robert de la langue française*, 2014), l'identité, elle, est beaucoup plus étroite, se limitant aux quelques aspects de notre culture auxquels on s'identifie subjectivement, le plus souvent parce qu'il s'agit des rares éléments culturels qui ne sont pas partagés avec le voisin « Autre ». C'est à cette réalité que renvoie l'expression « narcissism of small differences ». Pour explorer davantage la distinction, voir Denys Cuhe, *La notion de culture en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2010.

85. Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat*, n° 17, 1981, p. 133-136; Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, Paris, 1989; Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La microanalyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996.
86. Derek Johnson, « Merchants, the State and the Household: Continuity and Change in a 20<sup>th</sup> Century Acadian Fishing Village », *Acadiensis*, vol. 29, n° 1, 1999, p. 57-75.
87. Pour un exemple appliqué de cette approche, voir Joel Belliveau, *Le « moment 68 » et la réinvention de l'Acadie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2014. Le groupe examiné ici est celui des étudiants francophones de Moncton durant la période 1957-69. Il est vrai que cette approche rencontre des limites, de plus en plus difficiles à surmonter, à mesure que l'on recule dans le temps. Ceci est dû, bien entendu, au peu de sources écrites générées en Acadie avant la « Renaissance » du XIX<sup>e</sup> siècle, et au quasi-monopole des élites clériconationale et politique pendant une courte période suivant cette dernière. Conséquemment, avant le XX<sup>e</sup> siècle, il est probable que les méthodes de l'histoire sociale soient les seules qui puissent nous rapprocher du vécu des *quidams* de l'Acadie. Reste toutefois un siècle à explorer de la manière proposée ici.